



L'anxiété urbaine et ses espaces

Expériences de femmes bruxelloises

Marie Gilow
Pierre Lannoy

Les incidents survenus à Cologne pendant les fêtes du Nouvel An 2016 ont suscité un intérêt médiatique international inhabituel pour l'actualité allemande. Au-delà du caractère choquant de cette violence de masse contre des centaines de femmes et les questionnements sur l'origine des agresseurs dans un contexte de méfiance généralisée envers les personnes immigrées, l'ampleur de l'intérêt public interroge, et laisse supposer que ces événements touchent à un imaginaire social sensible. En incarnant la peur d'agressions sexuelles particulièrement redoutées par les femmes en ville, ils activent, en effet, un imaginaire à la fois féminin et urbain, celui de la violence anonyme, noyée et rendue invisible dans les masses urbaines, un danger qui guetterait notamment la nuit, et qui rendrait la ville particulièrement hostile et dangereuse pour les femmes.

Ces incidents tragiques ne doivent cependant pas faire oublier que l'Allemagne est un des pays où les recherches et les politiques publiques concernant l'insécurité féminine sont très avancées. Ainsi, par exemple, le manuel commandité par l'administration de la ville de Berlin, *Gender Mainstreaming dans le développement urbain*, comporte de multiples mesures d'aménagement qui visent à augmenter le sentiment de sécurité en ville (*Senatsverwaltung für Stadtentwicklung Berlin*, 2011). Dans les milieux spécialisés, l'étude du sentiment d'insécurité lié à l'espace urbain a même donné lieu à la création de néologismes : le *Angstraum* (composé des deux termes *Angst* = peur et *Raum* = espace), « lieu d'angoisse », qui fait écho au *Wohlfühlraum* (« lieu de confort ») caractérisé par une meilleure signalétique, des chemins avec une grande visibilité, des connexions visuelles, une illumination abondante, de l'animation, la possibilité d'une lecture intuitive de l'espace... (Kloyber, 2007, p. 57). Bien évidemment, la problématique de l'insécurité urbaine féminine ne se limite nullement au cas allemand (Fédération canadienne des municipalités,

2004 ; Leemans, 2007 ; Zeilinger et Chaumont, 2012 ; Irschik 2013). Ces initiatives répondent aux nombreuses études ayant mis en évidence que les femmes se sentent plus en insécurité dans l'espace public que les hommes, et qu'elles y limitent et adaptent leurs comportements de multiples manières (p.e. Stanko, 1990 ; Lieber, 2008), notamment en étant moins mobiles que les hommes, comme le montre par exemple une enquête récente sur le cas de Lyon (Ravalet, 2015). La ville serait donc un milieu potentiellement angoissant pour les femmes, plus que pour les hommes. Mais ce constat unanime soulève des questions qui, pour être naïves en apparence, interrogent la structure même du phénomène : en quoi l'insécurité serait-elle un problème spécifiquement féminin ? Et en quoi serait-elle un problème spécifiquement urbain ?

Dans cet article, nous souhaitons apporter des éléments de réflexion autour de ces questionnements, sur la base d'une enquête qualitative menée auprès d'une dizaine de femmes vivant à Bruxelles. Notre argumentation s'organise en deux temps. Premièrement, il s'agit de mieux comprendre les conditions spatiales dans lesquelles l'anxiété urbaine prend corps pour les femmes interrogées. Nous verrons ainsi que les espaces urbains sont d'abord perçus à travers les impressions sensorielles qu'ils provoquent lorsqu'ils sont physiquement éprouvés. Mais si l'expérience de la ville fait d'abord appel aux sens, celle-ci ne prend sens que par les associations qu'opère toute citadine entre ses impressions sensorielles et les implications pratiques qui en découlent. Or, ces associations ne constituent en rien un saut du monde objectif des matérialités et des sensorialités vers le monde subjectif des fantasmes et des illusions ; au contraire, comme le montrera le deuxième temps de notre analyse, l'angoisse éprouvée par nos

répondantes prend toujours consistance par la combinaison d'aspects réels et virtuels de la configuration des situations rencontrées, configuration qui est simultanément et indissociablement physique et sociale. La focalisation sur ce qui génère l'anxiété urbaine ne doit cependant pas faire oublier l'objet de cette anxiété, autrement dit ce qui est craint. Or, sur ce point, l'expérience féminine comporte indéniablement un caractère spécifique.

L'enquête et ses répondantes

L'étude présentée dans cet article s'efforce de dégager les caractéristiques qui rendent certains lieux urbains anxiogènes aux yeux de femmes qui les traversent. S'agissant d'une problématique sensible qui place le vécu et l'imaginaire personnel au cœur du sujet, l'enquête privilégie une approche qualitative et compréhensive (Kaufmann, 1996). Elle repose ainsi sur l'analyse détaillée d'une dizaine de témoignages de femmes invitées à s'exprimer sur leur sentiment d'insécurité lors de leurs déplacements en ville. La sélection des personnes interrogées reflète notre volonté de recueillir des témoignages permettant d'explorer la diversité des expériences anxiogènes de femmes habitant Bruxelles. Les profils des enquêtées varient donc autant en termes d'âge, de nationalité, de statut socio-professionnel ou familial. Orientés par quelques grandes questions thématiques, des entretiens individuels ont été menés en suivant une méthodologie semi directive. Ainsi, un guide d'entretien servait de trame souple afin d'orienter les réponses des enquêtées vers la question du sentiment d'insécurité, tout en laissant la liberté aux femmes de développer leur discours et de suivre les cheminements de leur pensée. Pour compléter les questions posées dans la première partie de l'entretien, des photographies de différents types d'espaces publics ont été présentées afin d'inviter les répondantes à réfléchir davantage aux sensations que peuvent provoquer certaines caractéristiques spatiales (Alexander, 2013). Par la suite, les entretiens ont fait l'objet d'une analyse thématique, structurée autour de trois axes : adaptations et stratégies comportementales face aux risques perçus, réflexivité et rationalisation au sujet de la peur, perceptions et interprétations des cadres spatiaux. C'est ce dernier thème qui sera traité principalement dans cet article, l'analyse des stratégies comportementales des femmes lors de leurs déplacements en ville ayant fait l'objet d'un article paru dans la revue *Brussels Studies* (Gilow, 2015). Dans cette perspective, les noms de lieux énoncés dans les entretiens sont donc bruxellois, mais leur caractérisation (arrêts de métro, couloirs de gares, places publiques, parcs...) peut aisément être transposée à toute grande ville européenne.

Les indices sensoriels d'une « fantasmagorie angoissante »

L'anonymat propre à la ville comporte en lui le grain d'une incertitude structurelle. Les sociologues de la ville ont montré depuis longtemps que ce trait était lié à la densité et à la mobilité de la vie urbaine : la masse des citoyens dans les espaces publics est celle d'individus vaquant à leurs activités respectives, dans une indifférence généralisée ou une « étrangeté » réciproque qui forment la toile de fond de la coprésence publique. Dans ce contexte, citadines et citoyens, lorsqu'ils marchent et se déplacent en ville, sont plongés dans une perpétuelle activité de « décryptage » (Goffman, 1973) de leur environnement humain, mais aussi physique, jaugant son potentiel insécurisant en

fonction de leur perception et interprétation de la morphologie sociale et spatiale. En d'autres termes, la « fantasmagorie angoissante » évoquée par Walter Benjamin (2012, p. 34) se construit à partir d'éléments qui apparaissent au regard du citoyen comme des indices d'un potentiel danger, d'une possible vulnérabilité. Le corps du piéton est donc à la fois le sujet de la perception de l'environnement urbain, et, simultanément, l'objet d'une exposition aux autres citoyens croisés dans les espaces parcourus. Ainsi, la condition piétonne est synonyme d'une « inscription urbaine » propre, dans la mesure où, « dans la ville, le marcheur est corps visuel et visible, corps sonore, corps sensible » (Besse, 2010, p. 271). Cette caractérisation générale de la condition urbaine piétonne est le soubassement de travaux novateurs dans l'appréhension des phénomènes urbains, notamment en ce qui concerne l'analyse des ambiances (Grosjean et Thibaud, 2001 ; Augoyard, 2010 ; Thomas, 2010) ou l'étude de la spatialisation des inégalités (Deegan, 1987 ; Ravalet, 2015 ; Brown et Shortell, 2016). Ces travaux nous ont amenés à appréhender l'expérience de nos répondantes à partir d'une perspective située (marcher en ville en tant que femme) et plurisensorielle (la ville est vue, entendue, sentie). La particularité de notre démarche consiste dans le fait que nous cherchons, sur la base de cette posture, non pas à décrire les traits d'une expérience urbaine générique, mais à dégager, à travers la parole des femmes que nous avons rencontrées, les saillances génératrices d'ambiances « lugubres » et d'angoisses lancinantes.

Voir, voir mal, ne pas voir

La vue est le premier sens par lequel se constituent les expériences de l'espace en mouvement. Comme le soulignent Augoyard et Leroux (1992, p. 32), « tout en marchant, l'individu doit assurer les opérations de contrôle et de vérification en balayant l'espace de ses yeux ». Pour les femmes enquêtées, cette opération de contrôle signifie avant tout de cerner visuellement l'identité de genre de la personne croisée : « Si je sais que c'est un homme [qui arrive en face], je vais quand même être sur mes gardes, je vais un peu analyser la personne de loin » (Anne). Ce que la piétonne peut ou ne peut pas voir dans son entourage immédiat, ce qui est visible pour elle ou ce qui reste dissimulé à son regard constituent des paramètres cruciaux pour l'évaluation du caractère rassurant ou angoissant d'un lieu donné. Or, cette perception visuelle est influencée, entre autres, par la luminosité ambiante. « T'as tout de suite un côté lugubre, avec quelques lampes qui éclairent rien du tout », déclare Justine. Sont en effet décrits comme insécurisants les lieux où règne une « faible luminosité » (Valentina), ceux équipés d'un « mauvais éclairage » (Françoise), ou encore les endroits où il fait « sombre », « noir », « obscur » (Justine, Rika). Ces qualifications désignent moins les caractéristiques



Couloir

intrinsèques de certains espaces que les appréhensions qu'ils génèrent : les passages sombres ou mal éclairés sont ceux où la piétonne voit mal le lieu et son contenu, où elle ne peut plus se contenter de cette « inattention polie » qui suffit dans les endroits clairs (Goffman, 1973). Inversement, la « bonne » luminosité d'un endroit est celle qui permet aux femmes d'assurer aisément leur perception et leur appréciation des personnes de l'entourage : « Un bon éclairage permet à l'individu d'opérer une prédictibilité sur le comportement des autres passants et donc sur le sien propre. Cette capacité favorise l'évaluation du sentiment de sécurité. » Autrement dit, l'espace est perçu comme sécurisant lorsque les femmes peuvent le voir, c'est-à-dire le « dominer visuellement et donc cognitivement » (Augoyard et Leroux, 1992, p. 33).

Cependant, la luminosité a aussi ses ambiguïtés. D'un côté, pour nos répondantes, un « bon » éclairage n'est synonyme ni d'un éclairage puissant (comme le remarque Judith, qui souligne qu'il ne « faut pas non plus que ce soit ultra lumineux et très, très blanc »), ni d'une lumière « froide », ressentie comme désagréable par opposition aux atmosphères et couleurs « chaudes » (Christine, Françoise, Rika). Par ailleurs, la luminosité, qu'elle soit naturelle ou artificielle, si elle permet à la piétonne de

voir son environnement immédiat, est aussi ce qui la rend visible aux yeux des autres personnes dans la scène. Ce dont Justine est parfaitement consciente lorsqu'elle décrit le dilemme auquel elle est confrontée devant la traversée d'un tunnel :

Je ne vais pas faire demi-tour... et puis t'es entrée dedans. S'il y a moyen de contourner, je contourne, mais si je suis déjà rentrée et que je vois qu'il y a des gens qui pourraient m'effrayer, je vais continuer. Tu attires leur regard justement si tu fais demi-tour.

Comme on peut le constater, la lumière est la condition d'une visibilité à double sens : visualisation par et exposition de la personne marchante. Enfin, il est des situations dans lesquelles la luminosité n'assure pas le voir. C'est notamment le cas lorsqu'une personne se déplace et qu'elle ressent ou entend qu'une autre personne est également en train de marcher dans la même direction, mais sans la voir. Ainsi, entendre « des pas » derrière soi est généralement associé à une situation angoissante (Sarah, Rika), tant que la vue n'a pu être mobilisée pour identifier celui ou celle qui émet ces bruits. Une bonne luminosité ne peut empêcher une piétonne d'être plongée dans la situation d'être vue sans voir tout en le sachant (car la présence d'autrui se manifeste à elle par d'autres sens que la vue) ; en revanche, elle rend la résorption de

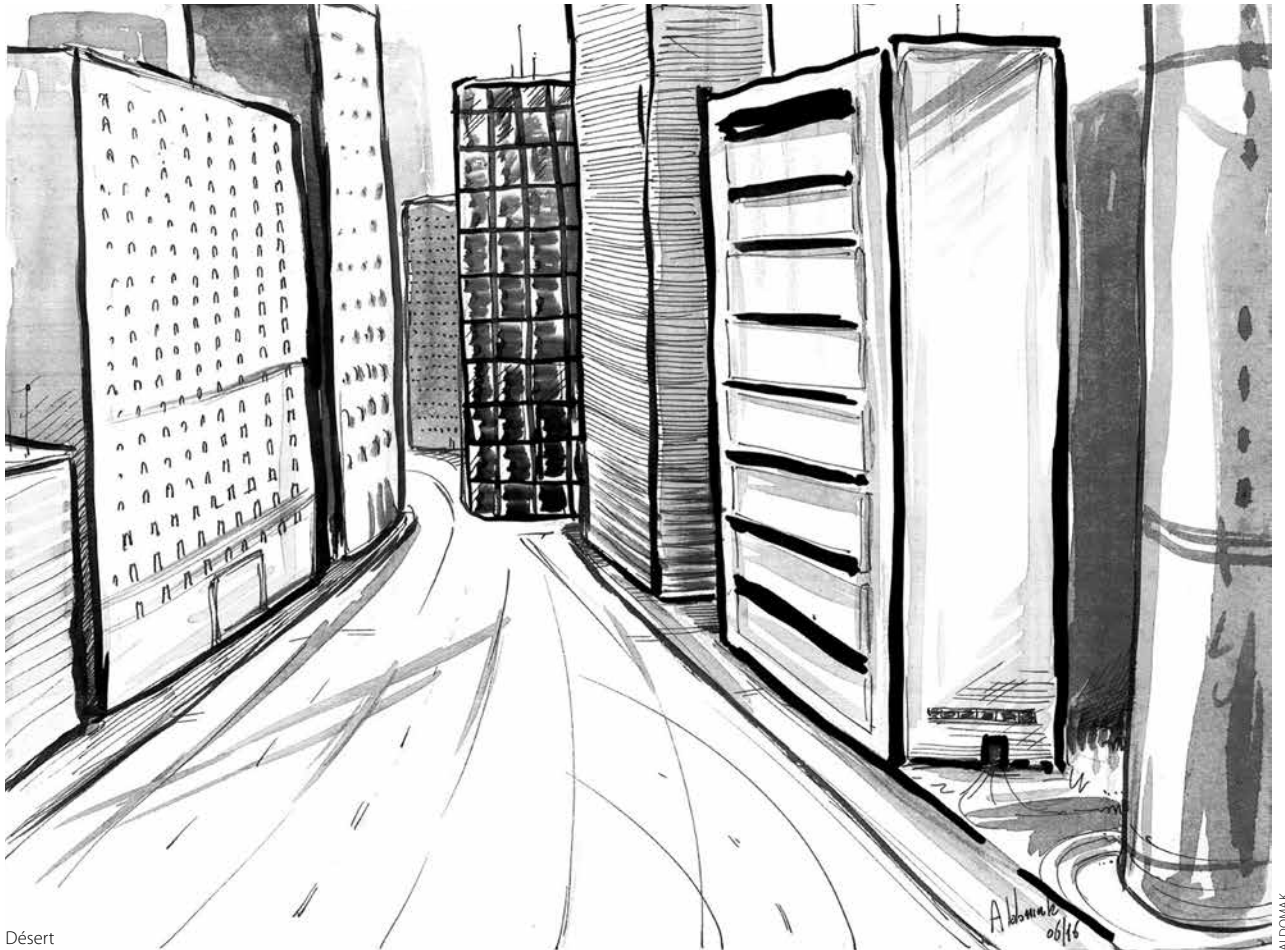
cette angoisse plus aisée que dans les lieux mal éclairés, un simple tour de tête suffisant à visualiser l'auteur(e) des pas et à en tirer les conclusions pratiques.

Entendre, tendre l'oreille, ne rien entendre

Les lieux et les espaces étant autant « audibles » que « visibles », la sonorité contribue elle aussi à former l'image perçue de l'espace. S'il s'opère nécessairement dans un paysage visuel fait d'objets fixes ou mouvants et de décors défilants ou momentanément stabilisés, le déplacement piéton dans l'espace public comporte toujours également son paysage sonore, lui aussi variable (Besse, 2010, p. 266). Comme le suggère l'exemple des pas entendus derrière soi, certains des sons qui tissent ce paysage acquièrent pour les femmes piétonnes une valeur d'indices qui les renseignent sur la texture des situations rencontrées. Ainsi, les entretiens montrent clairement que la sonorité est importante pour les répondantes lorsqu'elle indique des présences sécurisantes ou insécurisantes. Dans un couloir de gare ou de métro par exemple, Sarah affirme tendre l'oreille pour identifier si les échos des personnes venant d'en face sont ceux de voix masculines ou féminines :

Ça me rassure, par exemple, quand j'entends une voix féminine parce que je sais que... Par exemple, quand il y a des hommes qui parlent et j'entends une femme dans les échos, je me dis : « c'est bon. »

Dans ce cas, l'ouïe peut suffire à pallier sa propre insuffisance initiale (écouter plus attentivement un son flu), même si elle sera très rapidement complétée par la vue (identifier visuellement le sexe des corps parlants). Mais dans d'autres situations, l'oreille pourra plus difficilement faire seule son office d'identification : entendre « des pas » derrière soi, comme on l'a suggéré, génère de l'angoisse tant que la piétonne est dans l'incapacité d'associer à ce bruit un genre de personne, à la fois dans un sens premier (féminin/masculin) et dans un sens second (type social). Pour nos répondantes, entendre une autre femme est rassurant, mais entendre un homme appelle la vigilance. En même temps, entendre le seul son de pas masculins dans un espace public met en relief l'absence d'autres bruits, ce qui indique donc que la piétonne pourrait se trouver seule face à un homme dont elle ignore l'identité. De la même manière, un endroit « désert », comme il est décrit dans plusieurs entretiens (Sarah, Françoise, Justine, Christine), est un lieu dans lequel on n'entend rien : un tel silence suggère l'absence de toute présence, donc la solitude, l'isolement, l'abandon face à l'incident



Désert

potentiel. Au contraire, entendre des bruits et des sons provenant d'activités et de mouvements proches (comme sur ces places publiques où il y a « beaucoup d'action, beaucoup de bruit », dit Anne) laisse supposer une présence sociale, qui est ressentie comme sécurisante parce qu'exerçant, virtuellement, une fonction de « contrôle » et de « secours » collectifs. En bref, on peut remarquer que la sonorité, à l'instar de la luminosité, possède ses propres duplicités : elle joue le rôle d'alarme autant que d'anxiolytique, et ses intensités génèrent des effets pluriels (des voix fortes peuvent autant angoisser que le silence).

Et quand ça « pue »...

Enfin, les déplacements en ville impliquent également l'immersion des piétonnes dans les textures olfactives des lieux traversés. Dans les entretiens, les femmes expriment leur sensibilité aux odeurs qu'elles perçoivent, devinent ou redoutent à un endroit donné. Certains de leurs propos mettent en lumière combien les lieux insécurisants se définissent aussi par leur « géographie olfactive » (Besse, 2010, p. 266). Justine explique ainsi : « Quand je sors du train, c'est comme ça, ça pue la pisse, c'est moche, c'est vieux... » De son côté, Christine, commentant la photo d'un passage sous un pont, déclare : « Le grand trou noir au fond là ou quoi... [rires] je me dis que ça va peut-être pas sentir très bon là, non ? » Elena décrit elle aussi un sentiment analogue :

Je sais pas si tu as vu, ce long couloir, quand tu rentres dans la gare et que tu dois aller vers le métro, par là. Quand je passe par là, je passe tellement vite. J'aime pas l'odeur, c'est une odeur qui sent pas bien.

En outre, une ambiance « sale » est aussi une ambiance « glauque », comme le dit Judith.

Comment comprendre cette association entre odorat, saleté et sentiment d'insécurité ? Il faut partir de l'idée que la sensibilité aux odeurs relève d'une norme culturelle socialement partagée et non d'une simple perception olfactive. « De nos jours, une désodorisation s'est progressivement installée faisant de nous des êtres intolérants à tout ce qui perturbe le silence olfactif de notre environnement » (Tran Ba Huy, 2000, p. 107). Pour les femmes qui se déplacent en ville, cette intolérance aux odeurs perçues comme nauséabondes prend une signification particulière dans la mesure où elle se double d'une vigilance face aux auteurs présumés de ces nuisances. En effet, un relent malodorant est directement associé à l'état de saleté ou de délabrement des lieux, et par implication, aux personnes qui les souillent et que l'on risque d'y rencontrer. Autrement dit, l'odeur est directement perçue comme une « information sociale » (Goffman, 1973, p. 285), c'est-à-dire comme une indication sur la qualité sociale de celui qui en est la source présumée. Plus précisément, la puanteur d'un lieu public indique les manquements à la norme dont il est le réceptacle. Jeter ses déchets, uriner, vomir, dormir au sol, ne pas nettoyer, laisser à l'abandon,

apparaissent comme des actes de transgression normative, rendus possibles, précisément, par la configuration du lieu, tant matérielle (passages souterrains, couloirs, recoins, traversées sous ponts...) que sociale (faible fréquentation, absence de visibilité, manque de contrôle interpersonnel...). Ces espaces visiblement et olfactivement négligés laissent alors soupçonner que les auteurs de ces manquements normatifs, dont la présence hante les lieux, en viennent à commettre d'autres transgressions, ce qui signifie directement, pour nos répondantes, la crainte d'une violence à leur rencontre. C'est ce que nous dit Justine de manière imagée : « Le côté sale, tu vois que c'est laissé à l'abandon, ce qui fait scène de crime. » En d'autres mots, l'odeur fétide d'un lieu devient un indice de sa composition sociale et des risques que celle-ci ferait courir à celle qui le traverse.

Comme nous pouvons le constater, le sentiment d'angoisse se construit à partir d'une lecture de certains composants perceptibles de la situation : « C'est à partir d'éléments supposés indiciaires, parfois seulement de signes, que mon anxiété trouvera motif, autrement dit raison, mais aussi configuration visuelle, sonore, olfactive chargée de sens pour moi », soulignent Augoyard et Leroux (1992, p. 24). Mais si la perception plurisensorielle des lieux est bien centrale pour comprendre l'émergence et l'expression de sentiments d'inconfort et d'insécurité, elle ne constitue pas, néanmoins, le seul élément composant l'équation de l'angoisse urbaine féminine. La « fantasmagorie angoissante » que Benjamin situait « au cœur de la flânerie » prenait appui, selon lui, non seulement sur certains lieux (« toutes constructions qui visent à des buts transitoires »), mais tout autant sur l'apparition répétée d'un individu particulier : « un vieillard d'aspect repoussant » (2012, p. 34). En d'autres termes, la perception sensorielle des espaces prend sens parce qu'elle s'associe avec des figures sociales particulières. Mais quelles sont la ou les figures qui nourrissent le « cauchemar » non plus du flâneur parisien que dépeint Benjamin mais des piétonnes bruxelloises que nous avons interrogées ?

Lieux et présences sociales : les configurations sociospatiales génératives d'angoisse

La section précédente l'a montré : pour celles qui se déplacent à pied en ville, les sonorités sont pleines de sous-entendus, les luminosités sont pleines de projections, les odeurs sont pleines de ressentis. En d'autres mots, cela signifie que des indices matériels génèrent l'anxiété par leur association avec des rencontres redoutées. Dans les entretiens, en effet, les femmes enquêtées n'ont pas manqué de souligner que, bien que leur peur puisse être « localisée » dans certains espaces, elle se construit nécessairement aussi dans le rapport à des présences humaines, réelles ou redoutées. Ces présences insécurisantes ont notamment en commun d'être des hommes, des hommes

qui apparaissent à travers différentes figures sociales : il y a ceux qui boivent et qui semblent « imprévisibles » (Elena), ceux qui dominent les places publiques par un comportement « énervé » (Rika), ceux qui « te regardent de travers avec insistance comme ça, avec un air pervers » (Sarah)... Ces figures incarnent diverses variantes d'une peur clairement genrée, celle de la violence sexuelle, mais aussi, plus généralement, de l'agressivité physique vue comme apanage masculin. Les figures sociales sécurisantes sont, par opposition, toutes ces présences qui représentent la « normalité », et qui sont considérées comme potentiellement garantes du respect des normes sociales (Goffman, 1973). Nous avons alors cherché à reconstituer les combinaisons qui donnent forme aux configurations angoissantes rencontrées par les piétonnes bruxelloises. La typologie ci-dessous présente le résultat de notre analyse, qui consiste à croiser deux axes génératifs de l'angoisse : l'un oppose les présences sécurisantes et insécurisantes, et l'autre oppose des qualités de l'espace matériel (ouverture/fermeture et étroitesse/étendue). Ce serait alors l'articulation, toujours située, des différentes modalités possibles de ces deux axes qui dessinerait des configurations socio-spatiales anxiogènes distinctes. Par cette expression, nous entendons donc la combinaison de formes spatiales et de composants humains d'un espace prenant valeur d'indice d'un risque perçu, provoquant un sentiment d'anxiété plus ou moins intense. Ainsi, sur la base de ces critères, nous pouvons identifier quatre types de configurations urbaines génératrices d'inconfort et d'insécurité féminines : le couloir, le labyrinthe, la ruelle et le désert.

Le « couloir »

Le premier type de lieux que nous pouvons identifier et qui apparaît le plus fréquemment dans les entretiens, ce sont les couloirs : couloirs du métro ou des gares, passages qui relient deux stations souterraines ou qui se glissent sous un pont... Le type « couloir » se caractérise autant par sa longueur et son étroitesse que par le sentiment d'isolement par rapport au monde extérieur. L'impression de longueur tout d'abord : « C'est long, donc c'est loin » (Françoise), il s'agit d'« un long passage interminable » (Justine), tandis que Sarah parle des « petits couloirs » à la gare du Midi qui l'obligent à contourner le bâtiment. Il y a également les descentes vers le métro, suivies de

longs couloirs, comme à la station Parc, dont nous parle Françoise. De son côté, Elena affirme passer « tellement vite » dans le « long couloir » à la Gare centrale qui relie la zone des trains et les quais du métro. En outre, les couloirs produisent un effet de tunnel dans la mesure où il y a peu de visibilité (« Il n'y a pas de visibilité à gauche à droite », dit Françoise) et où la sensation d'étroitesse donne l'impression de ne pas pouvoir s'échapper, d'être « enfermée » (Rika) ou « cloisonnée » (Justine) :

T'as aucune visibilité, t'es enfermée dans un truc, t'as un néon sur ta tête, en plus t'as une longueur. Et c'est aussi le fait qu'il y ait pas du tout de cassure dans les murs, d'objet ou quoi que ce soit, ça allonge ton trajet.

Certains longs couloirs peuvent néanmoins être jalonnés de coudes ou de courbes. Au lieu d'être guidé vers une fin « interminable », le champ visuel est alors raccourci. Mais cela n'engendre pas nécessairement un effet rassurant. Sarah explique :

En fait, ce sont des couloirs qui souvent ne sont pas rectilignes, du coup ils sont assez longs et ils ont plusieurs coudes, donc il y a plusieurs endroits comme ça à Bruxelles. C'est pas un endroit particulier, mais c'est un petit endroit où tu te dis : « Bon, il y a personne, c'est quand même louche maintenant. »

L'inquiétude liée aux courbures dans les couloirs est liée à la question qui se pose dans le cours même du déplacement : « Qu'est-ce que je vais trouver derrière ce coin ? » (Sarah). Au manque de visibilité et à l'absence de voie de fuite, s'ajoute alors l'impossibilité d'anticiper les présences éventuellement menaçantes.

Les passages sous ponts sont également des endroits redoutés par les femmes, comme nous le confie Judith :

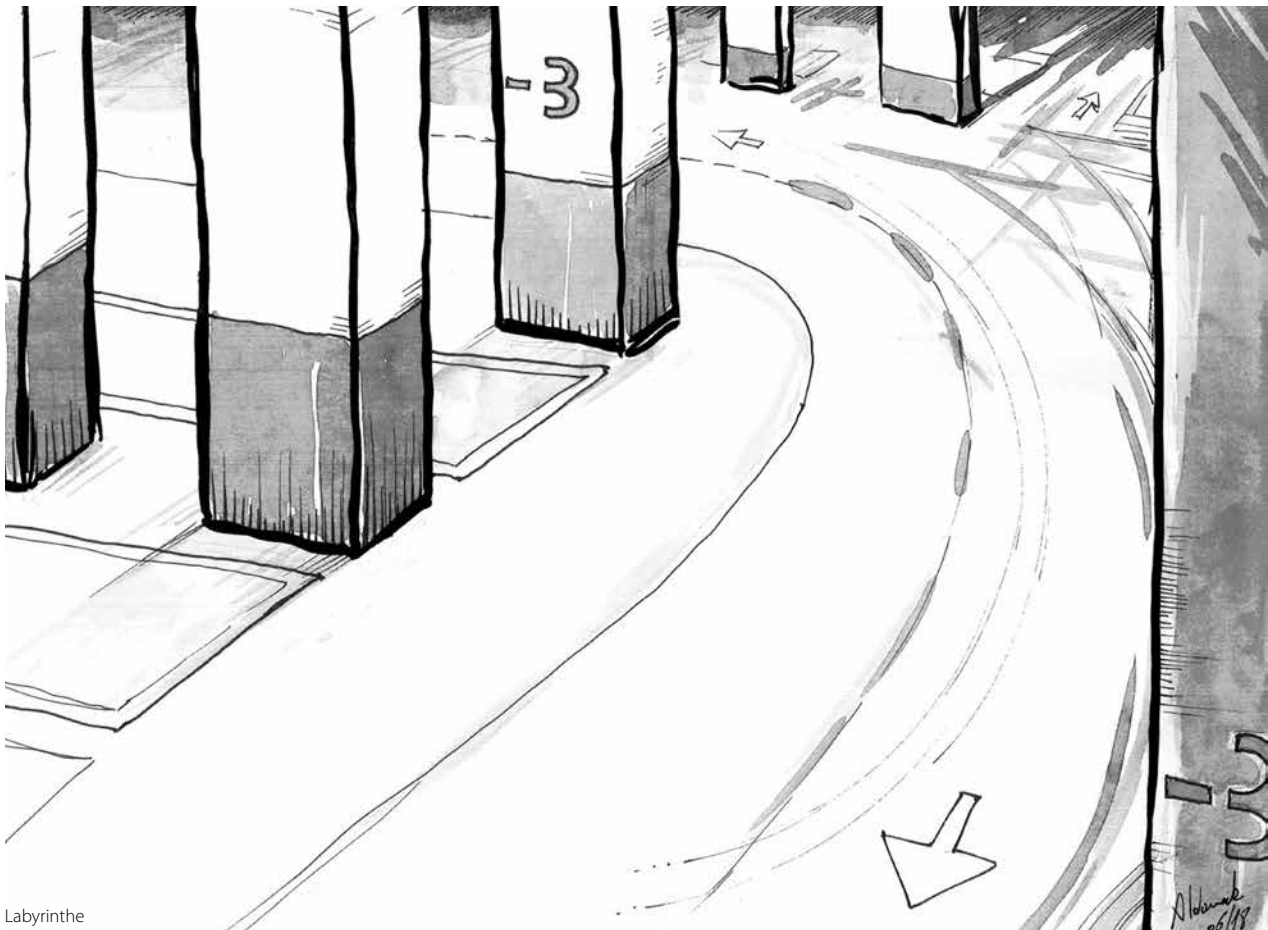
Ben, il y a un pont que tu dois passer pour arriver à un arrêt de tram qui s'appelle Thomas. Je crois que c'est un peu plus large... et là pareil, c'est pas très rassurant la nuit. Le jour, ça va. Les dessous de ponts, c'est vraiment pas rassurant.

Par leur forme construite (étroitesse, longueur, fermeture), ils s'intègrent donc dans ce type de lieu que nous nommons « couloir ». En effet, au-delà du fait que ces espaces n'offrent pas de possibilités de s'échapper, au cas où une situation redoutée surviendrait, l'étroitesse, qui caractérise le couloir, impose une manière d'interagir avec les présences insécurisantes :

Je reviens du centre en tram, je dois passer sous le pont Thomas, et ça, le soir j'aime pas. [...] En fait, c'est très étroit. Donc s'il y a quelqu'un de l'autre côté qui arrive, t'as l'impression que... tu sais pas... je sais pas, tu dois le passer, il doit passer. Il m'est jamais arrivé quelque chose, mais c'est juste l'idée que j'aime pas (Rika).

Typologie des configurations urbaines de l'angoisse féminine

		Rapport sociospatial avec les présences insécurisantes	
		Étroitesse et longueur du lieu générant le sentiment d'impossibilité de fuite ou d'évitement	Étendue et complexité du lieu générant le sentiment d'être exposée et perdue d'avance
Rapport sociospatial avec les présences sécurisantes	Fermeture de l'espace générant le sentiment d'un isolement social	Couloir	Labyrinthe
	Ouverture de l'espace générant le sentiment d'un abandon social	Ruelle	Désert



Labyrinthe

Aux caractéristiques du couloir déjà énoncées (longueur, étroitesse, fermeture) s'ajoute également l'impression, pour la piétonne, de ne pas avoir accès à des présences sécurisantes du fait de l'isolement provoqué par la morphologie du lieu. Cette impression se traduit par une idée d'enfermement (« t'es enfermée », dit Justine), une sensation d'« oppression » (selon Valentina), de ne pas pouvoir atteindre des personnes dont la présence rassurerait :

Je sais pas si c'est l'architecture aussi... je veux dire, à [la gare du] Midi sous le pont tout ça, c'est aussi un lieu où tu te dis que si vraiment il y a quelque chose qui arrive, et je crie, personne va m'entendre (Valentina).

Dans le cas d'un passage sous une voie de circulation fréquentée, le contexte acoustique particulièrement bruyant vient lui aussi renforcer l'impression d'isolement, puisque tout appel à l'aide dans ce contexte serait condamné à se noyer dans le bruit de la voirie, comme l'explique précisément Anne :

Le passage sous la route, c'est bruyant. Et la dernière fois que je suis passée, il faisait nuit. Il y a des escaliers pour monter qui sont pas éclairés, donc... je sais pas, je me dis que quelqu'un qui aurait de mauvaises intentions, s'il voulait faire du mal à quelqu'un ce serait un endroit idéal, puisqu'il y a personne et que c'est très bruyant, donc même si on voulait alerter quelqu'un ce serait pas possible.

Le « labyrinthe »

Le deuxième type de configuration que nous identifions est celui du « labyrinthe ». Il s'agit de lieux, qui, contrairement aux couloirs, présentent une complexité qui empêche une bonne visibilité et une bonne lecture, et donc qui semblent offrir des caches idéales pour des agresseurs potentiels. La combinaison de la complexité et de la largeur des lieux peut par ailleurs donner une impression d'être perdue, de ne pas savoir où aller. Ces lieux de type labyrinthe sont notamment les grandes stations de métro où la réalisation de travaux donne une impression de confusion et de désordre. Les nombreux recoins créés dans ce genre de situation sont interprétés par nos répondantes comme autant de sources de risques potentiels. C'est par exemple le cas de Valentina :

Surtout à Schumann, l'arrêt où il y a tous les travaux, de nouveau, si quelqu'un veut m'agresser là, c'est facile, parce qu'avec tous les travaux, il y a plein d'endroits où il n'y a pas de lumière, où personne t'entend, où tu peux vraiment rester coincée dans un coin.

L'accumulation de recoins peut aussi naître dans des espaces larges mais encombrés par des objets qui eux aussi empêchent une bonne visibilité et forment de possibles écrans de camouflage pour une personne mal



Ruelle

intentionnée. Sarah évoque ainsi la « salle principale » (évoquant la largeur) de la station de métro Delta où de « gros piliers » rendent complexe la lecture optique de son environnement. Cependant, contrairement au « couloir » qui restreint les possibilités d'échappatoire, le « labyrinthe » offre un nombre trop important de voies de fuite, au point de générer un sentiment de confusion et de désorientation. Valentina décrit en ces termes ses passages dans une station de métro : « L'arrêt à Schumann, c'est aussi que, pour sortir de l'arrêt, c'est pas évident, c'est pas bien signalé, il faut passer par des petits escaliers. » C'est également le cas de Justine, qui explique que, dans la station Art-Loi, qui est en travaux « depuis longtemps », « tu sais jamais où aller », ce qui génère chez elle un sentiment d'anxiété.

La seconde caractéristique du « labyrinthe » est sa morphologie fermée, s'incarnant par des volumes couverts, entourés de murs et sans accès visuel vers l'extérieur, qu'ils soient souterrains ou non. Cet aspect confiné des lieux est associé à l'idée d'un isolement par rapport aux présences sécurisantes qui, si elles peuvent être proches, restent néanmoins invisibles et inaccessibles. Valentina explique clairement que l'anxiété que suscitent les recoins de tels

« labyrinthes » est liée à la potentialité d'être coupée de tout contact avec des présences sécurisantes : « personne t'entend », « tu peux rester coincée », « si quelqu'un veut t'éloigner des autres, les gens te voient pas »... Les parkings couverts sont également évoqués comme générant une anxiété similaire, lieux fermés et larges à la fois, dont la lecture est rendue complexe par l'enchevêtrement des piliers, des voitures et des galeries.

La « ruelle »

Les petites rues constituent une autre catégorie d'endroits redoutés et évités par les femmes. Par exemple, Justine témoigne :

Ben, à la limite je préfère les plus grandes rues, style Trône, avenue de la Couronne, enfin des trucs comme ça quoi. Je fais plus facilement la chaussée de Wavre jusqu'au boulevard... que de prendre les petites rues desquelles je me méfie.

Par rapport aux deux types précédents, il s'agit d'un espace « ouvert » : la ruelle situe l'individu à l'extérieur, ce qui affecte autrement le caractère anxiogène de la non-accessibilité aux présences sécurisantes. Le terme « ruelle » désigne donc des petites artères qui, par

opposition aux larges avenues, sont perçues relativement comme étroites et désagréables : « Je vais plutôt faire un détour que de prendre les petites rues. Plus les rues sont larges et qu'il y a de la circulation, plus je préfère », déclare Justine, alors que Françoise dit préférer rejoindre la station de métro « Sainte-Catherine plutôt que d'attendre à [la station] Comte de Flandres, parce que c'est moins des petites rues ». Dans son caractère étroit, la « ruelle » rejoint le « couloir ». Ces deux types d'espaces apparaissent comme des lieux potentiels de « scènes de crime », dans la mesure où ils imposent une proximité avec les présences insécurisantes et limitent les possibilités d'y échapper. Mais contrairement aux deux types présentés précédemment, les « ruelles » sont des espaces ouverts. L'entrée en contact avec les présences sécurisantes y semble difficile, tout comme dans les « couloirs » et les « labyrinthes », mais pour des raisons différentes. Plus qu'un isolement dû à un enfermement, l'impression qui se produit se rapproche de l'abandon dans l'espace public : la piétonne est comme laissée à la rue, dans un « dehors » sans attache, par opposition avec le « dedans » de l'espace privé, où elle se sent protégée et entourée. C'est la raison pour laquelle les répondantes disent alors chercher à éviter ces rues où elles se sentent abandonnées au profit de voiries plus larges et plus animées, qui atténuent cette impression d'abandon, comme le raconte Françoise :

Au retour je prends la chaussée [...] ou la rue Dansaert, c'est des rues où il y a du trafic, alors que si je prenais le trajet le plus court pour rejoindre la place de Molenbeek Comte de Flandres, ben il y a personne, c'est désert, donc...

Cependant, l'ouverture des ruelles combinée à leur étroitesse peut également se traduire par le sentiment d'un accès facilité aux maisons particulières ; les présences sécurisantes ne semblent donc pas si loin, ce qui permet de comprendre pourquoi certaines ruelles ne sont pas considérées comme anxiogènes. Ce n'est pas le cas du type « désert urbain ».

Le « désert »

Le type urbain du « désert » regroupe des lieux qui, de prime abord, ne semblent pas présenter de points communs : quartiers résidentiels, zones industrielles, parcs, etc. Lorsque ces lieux inspirent un sentiment d'insécurité, ils se rejoignent cependant sur deux aspects : leur étendue et leur ouverture. La combinaison de ces deux traits fait dominer une impression de désorientation personnelle et d'éloignement par rapport aux présences sécurisantes, d'où le nom de « désert ».

Le « désert » urbain est donc un lieu qui se caractérise par son étendue, laquelle génère le sentiment d'un espace illimité et incontrôlable. Ainsi, certains espaces bordant le canal qui traverse Bruxelles sont mentionnés par Christine et Judith comme des lieux angoissants ; il en va de même pour ces « grands chemins » évoqués par Valentina ou pour

les « grandes clôtures de trois mètres de haut » dans certains quartiers résidentiels et les « grandes baies vitrées » à proximité d'une école qui élargissent l'espace, particulièrement la nuit, et le rendent insécurisant aux yeux de Sarah. La largeur de ces lieux suggère l'idée qu'un agresseur éventuel pourrait profiter de multiples possibilités d'approche, ce qui intensifie la crainte d'une rencontre menaçante. En outre, les grandes dimensions du lieu (manifestées également par la verticalité des bâtiments, « tours » et « grands *buildings* ») et l'absence de repaires identifiables en cas d'incident donnent l'impression d'un espace qui n'est plus maîtrisable, dans lequel la piétonne est d'une certaine manière désorientée et dans lequel elle aura perdu d'avance une éventuelle confrontation – effet semblable à celui induit par la configuration complexe des « labyrinthes ». Cette même impression d'abandon peut naître dans des quartiers résidentiels équipés d'espaces verts et traversés de grandes voies, comme l'explique Valentina :

D'Uccle j'ai marché jusqu'à Etterbeek. Et là, c'était un grand chemin. Je suis passée par l'université et là aussi ça me donnait un peu un sentiment d'insécurité, parce que, de nouveau, il y a le parc, il y a l'université, mais il n'y a pas des maisons à côté. [...] Et donc si là, si tu cries, ils t'entendent pas forcément.

Les répondantes évoquent des sentiments analogues à propos d'espaces qui sont animés pendant la journée mais délaissés pendant la nuit. Ce sont les bureaux, les ateliers, les écoles et les parkings adjacents qui, une fois vidés de leurs occupants, procurent à celle qui les longe un sentiment d'abandon reposant sur l'absence et donc l'indisponibilité de présences sécurisantes :

Par exemple, [explique Judith,] quand tu te balades du côté du canal et tout ça, Bellevue et toutes ces choses, là, t'as toutes des maisons où tu te dis [que] si t'essayas de prévenir quelqu'un, personne va savoir te répondre parce qu'il n'y a pas de maisons [habitées]. En journée ça va, parce qu'il y a plein de bureaux, mais en soirée...

Les « garages » et les « façades aveugles » sont également ressenties comme particulièrement désagréables (Françoise, Sarah), parce qu'elles aussi renvoient la personne à son état d'abandon dans un espace public ouvert, dans le « dehors », le dedans étant inaccessible (« Et ce qui influence beaucoup mes déplacements, c'est par exemple le côté de la rue ou des rues où il y a des maisons particulières, où je peux sonner aux portes », précise ici Sarah). Ainsi, le critère le plus déterminant pour caractériser le « désert » comme lieu urbain anxiogène est l'impression d'abandon par rapport aux présences sécurisantes qu'il suscite par son étendue et son ouverture.

La construction de cette matrice typologique des lieux de l'angoisse n'a pas pour but – le lecteur l'aura déjà compris – de permettre l'établissement d'une géographie physique de l'insécurité urbaine féminine, notamment sur le territoire bruxellois. Notre démarche cherche, au contraire, à repousser la tentation aussi bien d'un « fétichisme spatial » (Glasze *et al.*, 2005, p. 29) que d'une naturalisation

de la vulnérabilité féminine, en mettant en lumière, à partir d'expériences situées de la ville, les dimensions qui nous semblent alimenter le caractère anxiogène de certains espaces urbains pour les femmes qui les traversent. Ainsi, selon les lieux et les moments, une piétonne peut être amenée à traverser des situations dans lesquelles la densité et la mobilité génériques de la ville prennent la forme de foules indifférentes, de regroupements menaçants ou au contraire rassurants, mais également d'esselements angoissants. En d'autres mots, densité et mobilité apparaissent selon des intensités variables à celles qui marchent en ville. Par ailleurs, cette morphologie sociale variable se combine avec une morphologie spatiale elle aussi changeante le long du parcours effectué, faite de passages étroits ou au contraire d'espaces étendus, de lieux sombres aussi bien que de lieux coruscants. Si la ville est bien structurellement dense et anonyme, elle apparaît néanmoins aux yeux de la personne qui s'y déplace comme un archipel de vides, de pleins, de présences et d'absences, dont l'anonymat peut s'avérer tant une garantie qu'une menace pour son intégrité émotionnelle et physique. La « fantasmagorie angoissante » qui se manifeste dans les « lieux d'angoisse » doit alors être envisagée comme une combinatoire spatiale et sociale, c'est-à-dire comme une typification accomplie par la citadine en marche à partir des perceptions sensorielles de son parcours.

La logique que nous avons suivie pour reconstruire intellectuellement les configurations sociospatiales anxiogènes suggérées par les répondantes bruxelloises implique néanmoins une précision importante quant à la portée de notre typologie. Bien que nous ayons établi cette dernière sur la base de perceptions spatiales et d'angoisses urbaines féminines, nous ne pouvons prétendre ici qu'elle soit exclusivement propre aux vécus des femmes. Il serait même étonnant que ce soit le cas : en effet, tous les citadins arpentant la ville à pied traversent eux aussi nécessairement ces mêmes lieux et croisent des présences plus ou moins (in)sécurisantes – notre enquête reposant, comme nous l'avons dit, sur le postulat que les relations dans les espaces urbains sont frappées d'une insécurité structurelle (Goffman, 1973). Pour établir dans quelle mesure l'anxiété d'autres catégories de personnes serait générée par des configurations similaires, il serait nécessaire de confronter la typologie développée ci-dessous à des investigations qualitatives portant sur le sentiment d'insécurité auprès de ces différents groupes sociaux (enfants, personnes âgées, personnes à mobilité réduite, etc.).

Nous souhaitons en conclusion apporter des éléments de réponse à notre question initiale : en quoi l'insécurité urbaine serait-elle un problème « spécifiquement » féminin ? Dans cet article, nous avons étudié comment les peurs féminines prennent corps dans certains lieux de passage, que nous avons analysés à travers les perceptions sensorielles et les configurations sociospatiales anxiogènes qui confèrent sa forme propre à l'angoisse urbaine féminine.

Toutefois, il importe de souligner que la particularité de l'angoisse féminine n'est physiquement inscrite dans aucun lieu. En effet, la perception et l'interprétation de lieux urbains « ne sont réductibles ni à une donnée exclusivement objective, ni à une donnée exclusivement subjective. [Elles] désignent l'interaction entre l'environnement physique, "objectif", le milieu social, culturel, technique et le paysage interne à chaque individu » (Augoyard et Leroux, 1992, p. 49).

Nos entretiens, quant à eux, montrent clairement que ce « paysage interne » fait appel non seulement aux représentations qui façonnent l'interprétation de l'environnement urbain, mais également à celles qui nourrissent l'identité de femme. Or, comme l'ont mis en évidence de nombreux travaux sur l'« effet d'ombre » de la peur du viol dans l'espace public (Ferraro, 1995) et sur la fréquence d'agressions sexistes notamment en milieu urbain à l'égard des femmes (Brown et Maillolchon, 2002), celle-ci se caractérise aussi par l'appréhension des manifestations d'une domination masculine, domination que l'homme exerce par le fait d'enfreindre la normativité légitime des espaces publics (l'inattention polie décrite par Goffman, c'est-à-dire l'indifférence au sexe et le principe de non-intrusion).

Outre les agressions sexistes, réelles ou redoutées, l'interprétation que les femmes opèrent de leur environnement autant physique qu'humain révèle aussi la représentation que les citadines ont d'elles-mêmes, et reflète notamment une intériorisation de l'idée de vulnérabilité féminine face aux citadins masculins (une crainte qui est constamment réactivée et « concrétisée » par des incidents médiatisés, comme ceux survenus à Cologne en décembre 2015, ou même par le cinéma ou la littérature romanesque). Cela explique pourquoi les femmes que nous avons rencontrées ressentent parfois une angoisse à leur corps défendant : en situation d'entretien, plusieurs d'entre elles estiment en effet se « faire des films » à propos de scénarios potentiels que leur évoquent certains lieux, qualifiant ainsi d'irrationnelles les peurs qu'elles éprouvent.

Loin d'être irrationnelles, ces peurs nous laissent entrevoir l'effet limitant des lieux d'angoisse par les impressions qu'ils suscitent. Dans les situations urbaines qu'elles décrivent, la présence d'un homme n'est même pas requise – il suffit qu'elle soit redoutée – pour que la peur de la violence, notamment sexuelle et donc masculine, déploie son caractère oppressant. Ainsi, sans qu'une agression n'ait réellement eu lieu, des caractéristiques spatiales peuvent avoir des conséquences similaires sur l'expérience urbaine des femmes, en activant l'effet inhibant de la peur. Les lieux d'angoisse, tels que nous avons tenté de les caractériser ici, matérialisent concrètement un aspect du rapport de domination entre les genres – celui qui opère par la crainte de la violence masculine sexualisée et par la contrainte que celle-ci exerce sur les formes comportementales disponibles pour les femmes (Deegan, 1987).

Références bibliographiques

- Alexander V.D., (2013), « Views of the Neighbourhood: A Photo-Elicitation Study of the Built Environment », *Sociological Research Online*, vol. 18, n° 1, [en ligne] <http://socresonline.org.uk/18/1/10.html>
- Augoyard J.-F., (2010 [1979]), *Pas à pas. Essai sur le cheminement quotidien en milieu urbain*, Bernin, À la Croisée.
- Augoyard J.-F., Leroux M., (1992), « Les facteurs sensoriels du sentiment d'insécurité », in Y. Bernard et M. Segaud (dir.), *La ville inquiète : habitat et sentiment d'insécurité*, La Garenne-Colombes, Éditions de l'Espace européen, pp. 23-51.
- Benjamin W., (2012 [1935]), *Paris, capitale du XIX^e siècle*, Paris, Éditions Allia.
- Besse J.-M., (2010), « Le paysage, espace sensible, espace public », *META Research in Hermeneutics, Phenomenology, and Practical Philosophy*, vol. 2, n° 2, pp. 259-286.
- Bourdieu P., (1990), « La domination masculine », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 84, pp. 4-31.
- Brown E., Maillouchon F., (2002), « Espaces de vie et violences envers les femmes », *Espace, Populations, Sociétés*, vol. 20, n° 3, pp. 309-321.
- Brown E., Shortell T. (éds.), (2016), *Walking in Cities. Quotidian Mobility as Urban Theory, Method, and Practice*, Philadelphia, Temple University Press.
- Day K., (2001), « Constructing masculinity and women's fear in public space in Irvine, California », *Gender, Place and Culture*, vol. 8, n° 2, pp. 109-128.
- Deegan M.J., (1987), « The Female Pedestrian: The Dramaturgy of Structural and Experiential Barriers in the Street », *Man-Environment Systems*, vol. 17, n° 3-4.
- Fédération canadienne des municipalités, (2004), *Une ville à la mesure des femmes. Le rôle des municipalités dans l'atteinte de l'égalité entre femmes et hommes*, Montréal, Fédération canadienne des municipalités (FCM)/Ville de Montréal (Programme Femmes et ville).
- Ferraro K.E., (1995), *Fear of Crime: Interpreting Victimization Risk*, Albany, State University of New York Press.
- Gilow M., (2015), « Déplacements des femmes et sentiment d'insécurité à Bruxelles : perceptions et stratégies », *Brussels Studies*, n° 87, [en ligne] <http://www.brusselsstudies.be/medias/publications/BruS87FR.pdf>
- Glasze G., Pütz R., Rolfes M., (2005), « Die Verräumlichung von (Un-)Sicherheit, Kriminalität und Sicherheitspolitiken: Herausforderungen einer kritischen Kriminalgeographie », in G. Glasze, R. Pütz, M. Rolfes (dir.), *Diskurs - Stadt - Kriminalität*, Bielefeld, transcript, pp. 13-59.
- Goffman E., (1973), *La mise en scène de la vie quotidienne. T. 2 : Les relations en public*, Paris, Les Éditions de Minuit.
- Grosjean M., Thibaud J.-P. (dir.), (2001), *L'espace urbain en méthodes*, Marseille, Parenthèses.
- Irschik E., (2013), *Handbuch Gender Mainstreaming in der Stadtplanung und Stadtentwicklung : [STEP 2025 Stadtentwicklungsplan]*, Wien, Stadtentwicklung Wien.
- Kaufmann J.-C., (1996), *L'entretien compréhensif*, Paris, Nathan.
- Kloyber E., (2007), « Gendered Spaces », in *Reader zur Sommerakademie 2007 Rahmenthema Familie*, s.l., Österreichisches Studienförderungswerk Pro Scientia, pp. 54-62.
- Kramer C., Mischau A., (1993), « Städtische Angst-Räume von Frauen am Beispiel der Stadt Heidelberg », *ZUMA-Nachrichten (Zentrum für Umfragen, Analysen und Methoden)*, vol. 17, pp. 45-63.
- Leemans A., (2007), « L'insécurité dans les lieux publics et de transfert », in Secrétaire d'État pour l'Égalité des chances de la Région de Bruxelles-Capitale, *Actions et politiques pour l'égalité des genres*, Bruxelles, p. 127.
- Lieber M., (2008), *Genre, violences et espaces publics. La vulnérabilité des femmes en question*, Paris, Les Presses de Sciences Po.
- Ravalet E., (2015), « La marche en ville, un choix par défaut ? Un regard social sur la proximité à Lyon », in S. Lord, P. Negron-Poblete, J. Torres (dir.), *Mobilité et exclusion, quelles relations ?*, Montréal, Les Presses de l'Université Laval, pp. 225-252.
- Senatsverwaltung für Stadtentwicklung Berlin, (2011), *Gender Mainstreaming in der Stadtentwicklung*, Berlin, Kulturbuch-Verlag GmbH.
- Stadtverwaltung Düsseldorf, (2004), *Mobilitätsbedingungen und Mobilitätsanforderungen von Frauen in der Landeshauptstadt Düsseldorf*, Düsseldorf, Amt für Verkehrsmanagement Landeshauptstadt Düsseldorf.
- Stanko E.A., (1990), *Everyday violence: how women and men experience sexual and physical danger*, London, Pandora.
- Thomas R. (dir.), (2010), *Marcher en ville. Faire corps, prendre corps, donner corps aux ambiances urbaines*, Paris, Éditions des Archives Contemporaines.
- Tran Ba Huy P., (2000), « Odorat et histoire sociale », *Communication et langages*, vol. 126, n° 1, pp. 85-107.
- Zeilinger I., Chaumont L., (2012), *Espace public, genre et sentiment d'insécurité*, Bruxelles, Garance ASBL.

Biographies

MARIE GILOW, doctorante du Fonds national de la recherche scientifique, attachée au centre de recherche Metices de l'université libre de Bruxelles, travaille sur le thème général de la mobilité quotidienne des femmes et des inégalités de genres. Elle a publié récemment : « Déplacements des femmes et sentiment d'insécurité à Bruxelles : perceptions et stratégies », *Brussels Studies*, n° 87, juin 2015.

marie.gilow@ulb.ac.be

PIERRE LANNOY, chargé de cours en sociologie à la faculté de philosophie et sciences sociales de l'université libre de Bruxelles, directeur du centre de recherches Metices, mène des recherches sur les comportements quotidiens de déplacement et sur la généalogie des systèmes de transport, en particulier sur l'automobile. Parmi ses dernières publications : « The slowness I cherish. An attempt at sociological and political self-analysis », *Dos Algarves: A Multidisciplinary e-Journal*, n° 27, 2016 ; « Les mémoires d'une automobile (pas) comme les autres. La Coccinelle VW et ses mises en histoire », *Conserveries mémorielles*, 17, 2015.

pilannoy@ulb.ac.be